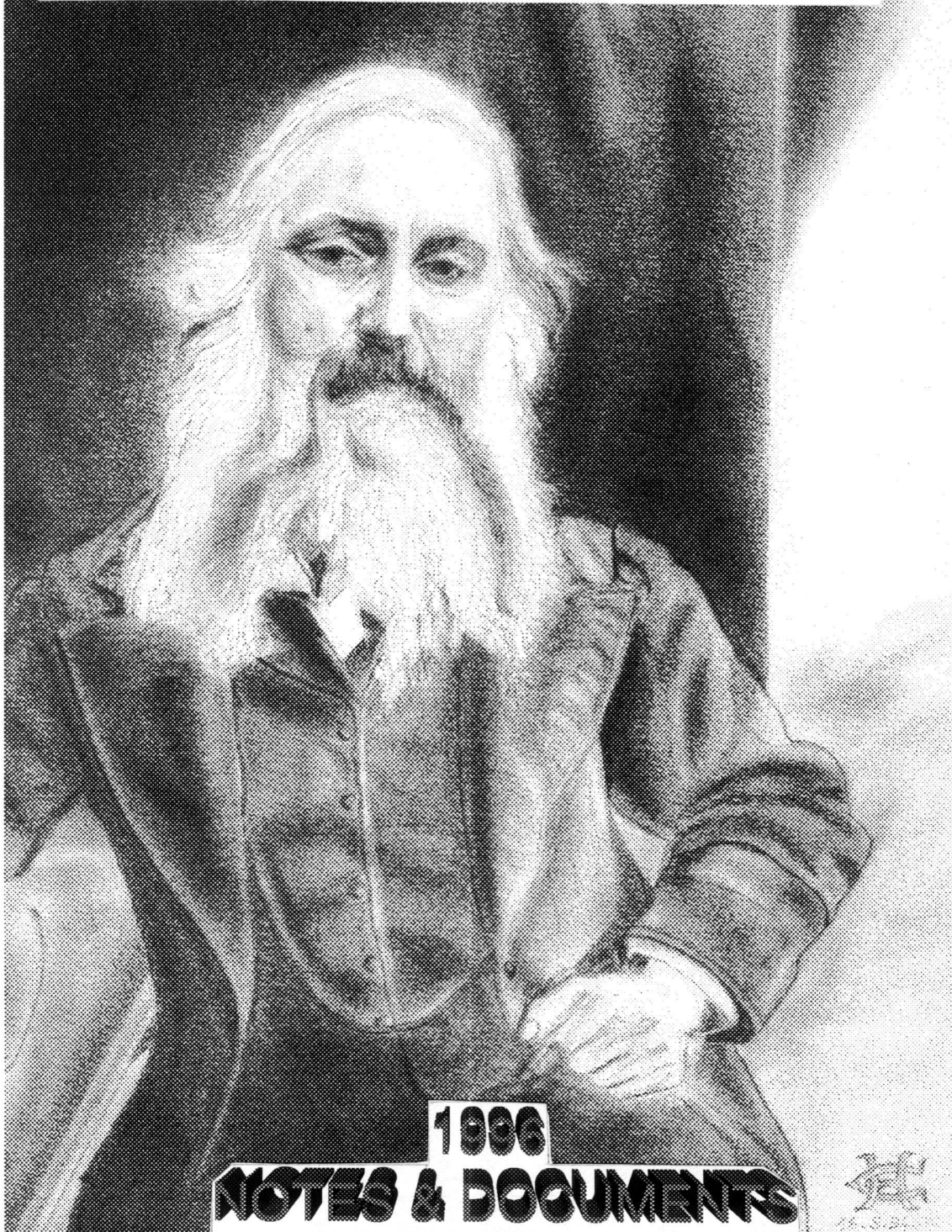


VINCENT DURAND



1986

NOTES & DOCUMENTS



VILLAGE DE FOREZ

ROBERT PÉRICHERON

Robert PERICHON

Edouard CROZIER

VINCENT DURAND

Notes et documents

Village de Forez

MONTBRISON

1996

VINCENT DURAND

Robert Périchon

Avec la collaboration d'Angélique Ravel

Vincent Durand est né le 9 mai 1831, dans la petite commune de Saint-Martin-la-Sauveté, dans le département de la Loire, au cœur des Montagnes du Soir : les Monts du Forez.

Son père, Claude Anne Durand était originaire de la commune voisine de Champoly ; c'était le dernier d'une nombreuse famille. Il fut nommé Juge de Paix par un décret de 1827 et c'est lui qui fit bâtir la maison dans laquelle est né Vincent Durand. Sa mère, Marie Benoîte, dite Emilie Chazelle, était, au dire de Vincent, "tendre et dévouée", et femme d'un "énorme bon sens". A l'occasion du mariage des parents Durand, un mai fut planté devant la porte de la maison ; il était orné d'un drapeau blanc fleurdelysé que Vincent Durand dit avoir pieusement conservé, ce qui nous renseigne rapidement sur les façons de penser de la maison.

Le domaine de Daumois (ou Domois), sur le territoire de la commune d'Ailleux, sur lequel vécut Vincent Durand, était à l'origine possédé par une famille Daumois et, en principe, il a toujours été transmis par héritage. C'est à la mort de Claude Anne Durand, alors que Vincent n'avait que vingt mois, que sa mère vint alors vivre avec lui sur ce domaine qui devait tenir une grande place dans sa vie. C'est ainsi, à Daumois, par sa mère, que s'ébaucha l'instruction de Vincent, puis "le rudiment" avec l'abbé François Chaffat, curé d'Ailleux. Sur ses premiers cahiers, qu'il conservait avec soin, des dessins *informes* représentant des édifices, des navires, "car, disait-il, le goût du barbouillage m'est venu de bonne heure".

A neuf ans, on retrouve Vincent au Collège des Minimes, à Lyon, collège gouverné par un certain abbé Peyre. Les élèves y étaient en uniforme, dans des locaux à l'aspect misérable, mal agencés et probablement peu salubres.

Une épidémie de rougeole contraint l'établissement à fermer. La maladie touche cependant Vincent avant que sa mère ne vienne le retirer de l'établissement. Une autre maladie, cardiaque celle-là, vint aggraver la santé de l'enfant ; les secours de la médecine de l'époque et surtout les soins de sa maman, auxquels il faut ajouter l'air salubre de Daumois, eurent raison du mal. Sa santé resta cependant fragile.

Dans l'impossibilité de placer désormais Vincent dans un collège, on lui donna un précepteur à domicile. Le premier fut Germanique Blanchon dont nous avons la trace dans quelques correspondances conservées par l'élève. Blanchon, Maître de Conférence en philosophie et en mathématiques, fut professeur au Grand Séminaire de Lyon ; il était de santé fragile et en fait état dans ses lettres : "j'ai été mené tambour battant par mon coquin de rhume..." ; dans la même correspondance, Blanchon demande à Vincent si, d'Ailleux, il a vu *la belle comète* (la lettre est datée du 31 mars 1843), ajoutant : "je suis bien sûr que vous avez fait usage de vos lunettes en guise de télescope". Effectivement, Vincent Durand possédait à cette époque une antique longue vue "qui datait probablement de l'époque de Louis XV, (il) en était très fier, et sans modestie, croyait pouvoir explorer la plupart des planètes qui encombraient le firmament de Daumois". Germanique Blanchon meurt de tuberculose en 1844, laissant à Vincent Durand, qui n'avait alors que treize ans, d'importants souvenirs de son enseignement. Dans ses notes, nous sentons Vincent touché par le décès de son précepteur : "il est l'un des souvenirs d'enfance qui (lui) sont les plus précieux". Puis quelques leçons furent données par l'abbé Chaland, séminariste, parent du curé d'Ailleux, qui lui enseigna le latin, le grec et le français (le patois étant particulièrement usité à Ailleux). Nouveau précepteur, l'abbé Laurent, de Bellegarde-en-Forez ; il était homme de mérite, esprit brillant et vif, dont subsistent de nombreux éléments d'une correspondance avec Vincent. Les leçons de l'abbé Laurent, tout épiistolaires qu'elles soient, nous semblent parfois bien curieuses. Une lettre, datée de 1847 et écrite à Saint Claude d'Huissel (Monts du Lyonnais), mérite attention. Il lui écrit ceci : "nous ne sommes pas ici à l'abri de la misère, pourtant, elle n'est pas encore extrême, tant que nos mousseliniers trouveront de l'ouvrage. Mais le commerce va bien baissant. On assassine pas des hommes que je sache. Mais on pillarde, il y en a bien qui deviennent communistes par misère, d'autres par inclination".

"Vous avez un bon lard dans votre grenier, moi, je n'en ai point : serait-ce à dire que parce que vous avez un porc que vous avez acheté, engraisé, vous vous en ingurgitez, et je vous regarderais faire! Est-ce juste ? N'est-il pas un principe plus fraternel ? La raison ne dit-elle pas que tous les biens doivent être communs ? Ergot, moi, qu'ai-je fait, ma logique je pense que si vous n'avez pas fermé votre grenier, c'est pour que j'aie y prendre ma moitié, voire même davantage, en proportion, comparativement à vous de mon besoin et de mon appétit ? On ne raisonne pas mal en France, aussi on prend raisonnablement, de cochons, de chèvres, du blé, du vin, des lapins, des poules. Et malheur au dindon qu'une affaire imprévue retient un peu trop tard aux abords de la rue..."

"On m'a offert dernièrement une place d'aumônier dans un château. Mais voyant que je parviens tout de même à remplir mon ministère, j'ai préféré continuer ma carrière vicariale".

L'abbé Laurent offre même des vers à Vincent Durand dont on peut apprécier la verve et qui pourraient s'intituler *la mort du chien* ...

Hélas! hélas! hélas! trois fois, cent fois hélas.
L'heureux Pipy n'est plus! ne le saviez-vous pas.
Sevré depuis longtemps des plaisirs de la terre.
Il est mort sans regret, sans mourir volontaire.
En savant chien qu'il était, sous un coup de fusil ;
Il est mort résigné, disant "Ainsi soit-il..."
Sa tombe est aujourd'hui, pour son apothéose ;
Les Dieux le changeront sans doute en quelque chose
Ils en feront éclore un arbre, écoutez bien ;
Chargé de belles fleurs et de crottes de chiens
Pour le faire grandir, chaque jour on l'arrose
Avec une liqueur qui n'est pas eau de rose
Et sa maîtresse y joint le bienfait de ses pleurs,
Cet arbre portera bons fruits et belles fleurs
Et, pour nous rappeler sa terrestre origine
J'ai barbouillé ces mots à touche canine
Ci-gît le chien Pipy mort par un coup funeste
Gros, gras, hargneux, dévot tant que peut l'être un chien
Sa maîtresse le pleure, il le mérite bien.
C'était son vrai portrait, gros, gras, et puis le reste.

"Pauvre Pipy, il a été bien mal récompensé de sa fidélité, à qui doit-on faire confiance, puisqu'un homme d'Eglise ne le met en vers que par ironie".

Les informations de l'abbé Laurent revêtent parfois une autre importance : "notre pays", écrit le vicaire, "est dans un état pitoyable (nous sommes le 24 mai 1848). Les récoltes sont magnifiques - comme partout - mais notre meilleure récolte était le fruit de la navette, et la navette est morte, tous les métiers sont morts. C'est triste à voir, et l'ouvrier s'agite, menace, il veut vivre..."

Nous ne savons pas si Vincent Durand réagit aux événements ; ses réponses témoignent seulement d'un propos facile ; il écrit le 25 juin 1848 à l'abbé Laurent, concernant les vendanges à venir : "on avait 17 années de vin à boire. Comme cette denrée est à bas prix, et que l'écoulement en est difficile, les gens de Boën trouvent plus simple de l'avalier..." et Vincent Durand poursuit "mon oncle Louis Jacquet, Juge de Paix, a été révoqué ; le curé d'Ailleux a changé de servante!". La Révolution de 1848 a d'assez curieuses conséquences.

Vincent eut également comme précepteur Mathieu Bruel, portant soutane quoique pas encore engagé dans les ordres. Il était remarquable par sa taille, et son faciès pouvait se comparer à "une vraie tête de cyclope" : *monstrum horrendum* . Le personnage avait un goût très prononcé pour les confitures, aussi la complaisance avec laquelle il parlait des châteaux et des châtelains du pays et l'habitude de soutenir avec le doigt l'extrémité de son nez. Le grand-père de Vincent avait affublé Bruel du sobriquet de Charapatras".

Il mit dans les mains de Vincent les cours de rhétorique de Lefranc, composés pour l'éducation du Comte de Chambord.

Le régime politique issu des Trois Glorieuses n'avait pas tout à fait l'assentiment de Vincent Durand qui écrivait : à l'époque, "je suis encore le terrain de manœuvre d'un rhume *républicain* celà se conçoit ...".

Un peu plus tard, ce fut la géométrie dispensée par M. Martelin.

Martelin, fils d'un "Maître de Pension", et ami du père de Vincent, était un homme de bon sens, large d'esprit, qui voyagea beaucoup sur ses vieux jours. A pied, sac au dos, fait remarquable pour l'époque. Il visita l'Italie, la Suisse, l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, ce qui lui donnait l'occasion d'écrire de fort intéressantes lettres à son ami de Daumois. Cette correspondance devait d'ailleurs s'étaler sur trente deux années, de 1838 à 1870. Quelques traits de caractère de Vincent encore enfant nous sont révélés par une lettre de Martelin datant du tout début de leur correspondance (1839) : "j'ai remarqué pendant le peu de temps que j'ai passé à Daumois que vous étiez trop volage, passant avec beaucoup de facilité d'une occupation à une autre".

"Ce n'est pas le moyen de devenir fort sur ce que vous étudiez. Je vous trouve irascible. C'est un bien vilain défaut qui nous abaisse, quand nous nous y livrons, *au rang des animaux dépourvus de raison*".

"Vous étiez impérieux avec vos condisciples. C'est mal, car on ne se distingue des autres que par son mérite, et surtout par ses vertus".

"Aussi je vous engage à être toujours bon, toujours vrai, toujours désireux d'apprendre".

Et Vincent Durand d'ajouter en commentaire : "Ai-je suivi ces bons conseils ? Je le pense. Ce qui est cependant certain c'est que M. Martelin fut un de mes premiers éducateurs, et sans doute je lui dois tout ce qui m'a permis durant mon existence d'acquérir tout le savoir qui m'a aidé dans les travaux fort peu rémunérateurs qui étaient autant de récréations au milieu des mille tracassés causés par l'exploitation agricole de Daumois".

Dans sa correspondance avec Vincent Durand, Martelin nous livre une véritable chronique de la vie lyonnaise dont nous ne pouvons nous empêcher d'extraire quelques lignes tant la plume est alerte et le choix des événements varié. Cette lettre est datée du 16 août 1844. "Un accident grave, résultant sans doute d'une imprudence, est arrivé au Pont de Nemours en construction sur la Saône pour remplacer le Pont du Change. En cet endroit, il y a de nombreuses roches de granite qui gênent la navigation, et qui dans les basses eaux s'élèvent en surface. De nombreux ouvriers font jouer la mine chaque jour. On avait un petit baril de poudre dans un bateau, pour cet objet, un fumeur sans doute car tout le monde fume aujourd'hui qui s'en sera approché imprudemment ; le baril a sauté, le bateau a sombré, et deux hommes ont été très grièvement blessés".

"J'ai visité hier le dépôt de mendicité. C'est un établissement très proprement tenu. Ceux qui y sont détenus y trouvent sans doute plus de bien-être que dans leur propre maison, et malgré celà, quelques-uns n'y restent que par force. C'est que pour eux la liberté est le plus grand des biens. J'ai vu une Comtesse polonaise. Voilà comment la fortune ou plutôt la providence se joue

des distinctions sociales qui seraient cependant respectables si elles avaient toujours une origine pure et si les héritiers qui en jouissent s'en montraient toujours dignes".

Pour Vincent, deux années se passent ainsi entre études libres, promenades et voyages. Puis c'est le retour à Lyon, externe au lycée. Il est accompagné par sa mère qui prit un petit appartement. Certes moins commode que Daumois, il fallait pour y accéder gravir cent marches... et c'est la portière de l'immeuble qui montait l'eau. Entre autres occupations, il nous raconte que s'il pleuvait "nous allions au musée", promenade hebdomadaire des lycéens. Il nous dit surtout qu'il travaillait beaucoup à ses études, tôt le matin et souvent fort avant dans la nuit. Il rapporte dans ses souvenirs quelques traits concernant ses professeurs, traits parfois symptomatiques de la pensée de Vincent Durand. Il rapporte par exemple que les cours du célèbre entomologiste Mulsant ne pouvaient manquer d'intérêt alors qu'il était de tradition, au lycée, de faire du tapage... Mulsant accueillait à bras ouverts les anciens élèves et "dans l'intimité, il se laissait volontiers aller à une franche gaieté ne dédaignant pas à l'occasion, de l'assaisonner d'un peu de sel gaulois". Mulsant, catholique, commençait ses cours par une prière et les terminait de même alors que d'autres professeurs se dispensaient de cette pratique. Et Vincent Durand de commenter : "ce petit détail suffit à montrer le défaut d'unité d'une morale qui... rendait l'université si inférieure aux établissements ecclésiastiques pour la forme, les mœurs de la jeunesse!".

Il fut reçu bachelier avec la note *bien*.

Sa passion pour l'archéologie est-elle due au hasard ? Elle lui vint - semble-t-il - tardivement. Un voisin, M. de Saint-Pulgent, dont la famille est souvent citée dans les "souvenirs", sollicite l'assistance de Vincent pour des travaux de mesures et de nivelages dans sa propriété. C'est au cours de ces travaux que furent mis au jour des vestiges antiques qui semblaient témoigner de l'emplacement d'un tronçon de la voie d'Aquitaine. Ce fut le déclic. Depuis, Vincent n'eut de cesse, en même temps qu'il collectait quantité d'archives locales, de chercher, découvrir, noter les découvertes abondantes qui s'effectuaient souvent au hasard des labours de la terre forézienne.

Son œuvre archéologique principale, en dehors des cogitations sur l'emplacement des voies et des villes antiques, a été la fouille de l'*oppidum* gallo-celte du Crêt-Châtelard, site important des bords de Loire, au nord de la plaine du Forez. Très tôt, le Crêt-Châtelard avait attiré l'attention des chercheurs et dans le grand élan du XIXe siècle et l'engouement de cette époque pour l'histoire locale, des érudits de la région se sont passionnés pour le site. Vincent Durand, accompagné d'Auguste Chaverondier, archiviste du département de la Loire, devait y effectuer plusieurs campagnes de fouilles à partir de 1871. Ces campagnes avaient été précédées de prospections. Quelques notes de l'archiviste donnent le ton : "on lui indique (à Auguste Chaverondier) que M. Irénée Brot aurait fait des fouilles au Crêt-Châtelard vers 1845 pour le compte de M. Micol, Inspecteur des armements des Gardes Nationaux et pour celui de M. le Directeur du musée de Lyon. M. Brot aurait vidé deux puits à fond et en aurait retiré un assez grand nombre d'objets qu'il aurait envoyé à Lyon. Au Crêt-

Châtelard, M. Brot montre les deux puits qu'il a fouillés du côté de la Loire ; l'un est de forme carrée et l'autre rond... Il mesure un mètre de diamètre dans le haut et une profondeur de vingt à vingt-deux pieds, *il formerait paraît-il un entonnoir*. Deux ou trois autres puits auraient été sondés, quatre au plus... Dans chacun d'eux on a trouvé une foule d'objets. On reconnaît aisément l'emplacement des autres puits. Chaverondier note qu'il y a très peu d'objets à la surface du sol qui a été très remué ; il note également qu'il a ramassé une pointe de flèche en silex et quelques fragments de poterie. *Un fils Giraud, un des propriétaires du Crêt, m'a montré une terre de deux ou trois métrairées renfermant, paraît-il, quatorze à quinze puits. La distance entre eux était seulement de quinze pas*. Chaverondier mentionne un vieux chemin serpentant sur la côte méridionale et qui *correspondrait peut-être à la Bolène* ... Mme Fabre lui montre et lui vend pour 0,50 fr un vase antique presque entier. Cette dame aurait cédé trois ou quatre vases intacts à une personne de Saint-Marcel et à un prêtre de Balbigny. *Je lui ai acheté un autre pour 1 fr, une bague presque double? en argent*. Elle en avait deux autres, une de forme ordinaire, l'autre polygonale. Chaverondier passe ensuite par Chassenay et Biesse, sur Saint Marcel-de-Félines, *où une dame ou demoiselle Gazagne, aux dents de perle, m'a parlé de tuiles à crochets* ... Il regagne ensuite en toute hâte Balbigny, son précieux vase sous le bras et son anneau au doigt. Amusantes prospections...

Les travaux de Vincent Durand et d'Auguste Chaverondier sur le Crêt-Châtelard portèrent presque exclusivement sur des puits, de petites surfaces susceptibles de livrer ces fameux puits plus quelques portions de rempart ; ils n'ont fait l'objet, à l'époque, d'aucune publication. Le bulletin de la Diana ne contient qu'une seule étude de Vincent Durand se rapportant aux fouilles . Et encore il ne s'agit que d'un simple compte-rendu de conférence. Les notes de fouilles, préservées par des copies sont riches d'enseignements, tant en ce qui concerne les méthodes de l'époque que les résultats obtenus par ces précurseurs, qualifiés parfois de folkloristes. L'époque n'était cependant pas facile. La législation était pratiquement inexistante, les moyens de transports lents, coûteux et rares, et pourtant...

On pratiquait une archéologie comparative, mais les éléments de comparaisons, s'ils existaient, pouvaient ne pas être très sûrs. La fouille elle même, compliquée par les relations avec les paysans, dans la plupart des cas propriétaires des lieux, était laissée à l'initiative heureuse ou malheureuse du chercheur, sans moyens réels et efficaces de prospection et limitée par le bon vouloir de ces derniers. Le financement même des travaux ne relevait, dans la plupart des cas, que des propres possibilités financières du fouilleur. Vincent Durand, plus que Joseph Déchelette, entre autres, s'est heurté à ces différents écueils ; nous en avons la preuve dans plusieurs de ses rapports.

Autre difficulté, celle du personnel de fouille généralement recruté parmi les propriétaires des terrains - ils y tenaient d'ailleurs - ou des ouvriers agricoles voisins, non initiés à quelque méthode de travail que ce soit et relativement exigeants sur le plan financier. Ces fouilleurs *d'occasion* étaient d'ailleurs peu enclins à effectuer un travail dont l'intérêt leur semblait dérisoire et le rapport financier tout à fait problématique. Vincent Durand et Auguste Chaverondier devaient progressivement éliminer les obstacles. Vincent Durand était moins

brouillon que notre archiviste et les exemples sont nombreux de "dissertations" et de réflexions que Vincent écrivait, alors que très peu de documents émanent de Chaverondier.

La publication des découvertes du Crêt-Châtelard a toujours été différée, et même si elle a été préparée, elle n'a jamais reçu un commencement de réalisation. A ce propos il est intéressant de relire le testament de Durand, publié partiellement par la Diana, dans lequel il souhaite que les publications des fouilles soient confiées à Joseph Déchelette et que les papiers "y relatifs soient exposés (?) - il faut probablement lire *déposés* - à la Diana et le produit des fouilles partagé entre le musée de Roanne et celui de la Diana, la collection de vases peints étant attribuée à cette dernière".

La société de la Diana possède effectivement dans ses réserves l'essentiel du mobilier provenant des fouilles du Crêt-Châtelard. Une faible partie de ces vestiges est exposée. La publication représente, certes, un travail considérable ; nous ne désespérons pas de lui faire voir le jour... cent années après les découvertes ! Est-il possible que ces vestiges, *médiocres* aux yeux de ces chercheurs ne méritassent point que l'on y consacra trop de temps. Et remarquons que Joseph Déchelette ne s'est jamais servi de cette importante documentation, sauf pour quelques notes dans son Manuel d'Archéologie Préhistorique celtique et gallo-romaine.

La façon dont les travaux ont été conduits sur le Crêt-Châtelard est parfois déconcertante. Les campagnes de fouilles étaient très courtes. Quant au nombre de campagnes réalisées sur le site, nous avons des hésitations ; il est en effet possible que certains documents ne nous soient pas parvenus. La première campagne a eu lieu du 19 au 26 septembre 1872. En principe, il n'y a pas de travaux en 1873, ni en 1874. Autre campagne cependant en 1875, mais nous n'en connaissons pas les dates ni la durée. On ne fouille pas de 1876 à 1879. C'est pendant cette dernière année que se déroule la troisième campagne, du 29 septembre au 9 octobre. Pas de travaux de 1880 à 1882. Nouvelle campagne, la quatrième, en 1889, du 15 au 23 septembre. La campagne de 1887 est la dernière de Vincent Durand ; elle se déroule du 12 au 20 septembre. Quelques années plus tard, en 1895, en présence de Vincent Durand, Joseph Déchelette effectue, au mois d'août, une autre campagne qui ne dure que... trois jours !

On cherche toujours des puits ; et leur repérage s'effectue de façon anarchique. C'est tantôt un cultivateur qui "touche des pierres avec la charrue", tantôt la vérification empirique d'un "on dit" ; on ne cherchait que sur des surfaces facilement accessibles et la fouille s'interrompait à la moindre difficulté : racines trop nombreuses, par exemple. La barre à mine était couramment utilisée pour jauger de la résistance des sols et ce travail constitue parfois l'élément essentiel des sondages. On se fonde parfois sur une éventuelle résonance souterraine, phénomène pourtant naturel lorsqu'il s'agit d'un sous-sol granitique. Lorsqu'un puits est supposé, les premières excavations sont circulaires, en cuvette ; la fouille est agrandie au hasard des découvertes.

Les ouvriers sont peu nombreux, deux ou trois regroupés sur un même point de fouille. Par campagne, on peut en dénombrer de six à huit. Leur rôle est

important non seulement en raison du travail qu'ils effectuent, mais parce que ce sont des hommes de terrain ayant une excellente connaissance des lieux... souvent ils en sont les propriétaires. En principe, on ne travaille pas très tôt, les travaux de la ferme retiennent ces ouvriers occasionnels. En revanche, le travail pouvait se prolonger assez tard, jusqu'à la nuit. A titre de comparaison, lors de la campagne de Joseph Déchelette, on n'hésitait pas à faire de longues journées pouvant commencer à quatre heures le matin, et, après une interruption, se terminant le soir vers dix-neuf heures, soit douze heures de travail effectif. Faut-il voir dans ce changement la rigueur et les exigences de l'industriel ? Ou le fait que Déchelette payait bien ! Avec ce dernier, on fouillait aussi le dimanche, ce qui n'était jamais le cas avec Vincent Durand.

Le matériel de fouilles était plus que rudimentaire, dans les travaux "de surface", c'était la pelle et la pioche. Dans les puits, on utilisait un matériel un peu plus élaboré : un treuil et un seau, la seille permettant de remonter l'eau, la boue... et les vestiges. Au minimum, deux personnes étaient nécessaires. Des étais étaient parfois mis en place. On s'est même servi de tuiles romaines (*tegulae*) plus ou moins intactes pour supporter un ouvrier au fond du puits. Les céramiques constituaient l'essentiel des récoltes. Elles étaient lavées de façon sommaire, pas toutes cependant, mais les poteries peintes pouvaient subir quelques dégradations. On ne ramassait pas tout. Amphores et tuiles étaient particulièrement négligées. On cherchait cependant à reconstituer les vases les moins dégradés. Chaverondier écrit à Vincent Durand "J'apporterai un grand flacon de produits pour restaurer nos *pauvres* vases si mutilés". Dans certains cas les vestiges exhumés étaient protégés. Lors de la campagne de 1887, une urne éventrée mais presque entière est recueillie ; elle est enveloppée dans les mailles d'un grossier filet fabriqué avec de la ficelle. Après séchage, les vestiges sont emballés dans des papiers divers, journaux surtout, sur lesquels on portait à l'encre les indications de provenance. Les confusions d'emballages n'étaient pas rares. Vincent Durand constate : "Le père Bertiquet ramasse dans un panier les derniers restes de cette fouille qu'il a malheureusement mélangés aux restes de la deuxième fouille..."

En 1886, Vincent Durand procède à des prélèvements d'échantillons, terre, boue, contenus de vases dont bien peu nous sont parvenus. Après la fouille, les puits ne sont comblés que dans certains cas, essentiellement lorsqu'ils peuvent présenter un danger. Les cultivateurs devaient préférer les laisser ouverts pour plusieurs raisons : la première, élémentaire, celle de pouvoir y puiser de l'eau ; la seconde, plausible, de pouvoir fouiller à nouveau après le départ des chercheurs, dans l'espoir de recueillir quelque objet toujours possible à négocier. Il arrivait même au propriétaire d'un puits de fouiller avant l'arrivée des chercheurs afin de pouvoir proposer des vestiges archéologiques à la vente... alors que Vincent Durand et Auguste Chaverondier conservaient les vestiges découverts dans les puits par devers eux. D'où le refus de nos chercheurs, lors des dernières campagnes, d'acheter des objets offerts très chers.

Vincent Durand était attentif à la météorologie. La pluie gênait la fouille. Le 17 septembre 1886, il note : "Pluie d'orage qui nous a fait rentrer au logis".

Les ouvriers jouaient un rôle assez particulier et nous rappelons qu'ils étaient, en même temps propriétaires des terrains de fouille et des puits. Vincent Durand les nommait parfois *les puisatiers* ; leurs observations sont souvent prises en compte, par exemple en ce qui concerne des vestiges pouvant se rapporter à l'agriculture : "Giraud affirme que c'est un manche de faux", ou encore Massot qui dit, en plaisantant, à propos de la découverte de pépins de raisins, "qu'on devait cuver la vendange dans le puits et *qu'on y boirait toute l'année*". A propos d'une plaquette en bois, les ouvriers disent que c'est *une écritoire* par allusion aux souvenirs scolaires. Les pierres, qui, dans nombre de cas encombrant les puits, intriguent chercheurs et ouvriers ; on les enlève avec vigueur car on espère, en dessous, la trouvaille ! Et, à ce propos, on tient compte de l'avis des *puisatiers* qui estiment que dans l'un des puits deux grosses pierres n'ont pas été posées à la main mais jetées au hasard. Une fouille s'arrête parfois rapidement parce qu'elle semble nuisible à l'ouvrier-propriétaire "à cause des pierres qui auraient pu rouler dans son pré". Pour cette même raison, un autre ouvrier, Massot, travaille avec délicatesse et démolit un *mur antique* avec d'infinies précautions.

Lorsque les sondages n'aboutissent pas à la découverte de puits, le découragement des ouvriers est notoire. Vincent Durand fait confiance au personnel lorsqu'il s'agit des qualités et possibilités des sols : par exemple, un ouvrier dit, à propos de l'argile recueillie au fond d'un puits "que cette terre manque de corps pour la fabrication de la poterie" ; et l'observation est soigneusement notée.

La fouille du Crêt-Châtelard avait attiré nombre d'ecclésiastiques. Le clergé de cette époque, y compris le clergé rural, se préoccupait beaucoup des conséquences des découvertes archéologiques et leur présence autour des chantiers n'était pas toujours innocente. Les prêtres ruraux étaient d'ailleurs fiers de leur propre savoir et acceptaient volontiers de le mettre à la disposition des chercheurs. Assez souvent, ils récupéraient quelque découverte fortuite ; on leur en faisait don compte-tenu de l'intérêt qu'ils y portaient. Certains remettaient ces trouvailles à Vincent Durand ou à Chaverondier tel l'abbé Martin qui fit don d'un vase de terre blanche lors de la campagne de 1879. Dans d'autres cas, certains prêtres achetaient les vestiges : "un sou acheté par l'abbé Briéry, curé de Pinay", note Vincent Durand. Un curé de Balbigny a acheté des céramiques découvertes sur le Crêt-Châtelard avant le début des campagnes de fouilles. Malgré cet intérêt - et essentiellement pour notre région - nous constatons que peu de prêtres ou de curés ont publié les découvertes archéologiques qu'ils ont eues entre les mains. Ils prospectaient ou se contentaient de suivre les travaux des chercheurs. Nous avons naturellement tenté de comprendre leur démarche, sans l'appréhender d'ailleurs tout à fait ; c'est l'époque où se répandent les nouvelles théories évolutionnistes et certains prêtres sont inquiets.

Vincent Durand notait soigneusement ses observations, prélevait des échantillons pour de problématiques analyses à l'époque ; on commençait à relever des stratigraphies et les objets découverts étaient emballés avec soin, consciencieusement. Imaginait-il que ses contemporains - et quelques-uns de leurs successeurs - négligeraient ses découvertes et que c'est cinquante ans après que de jeunes chercheurs reprendraient et poursuivraient quelques-unes de ses études et prendraient conscience de l'intérêt de ses recherches ?

Qu'en était-il exactement pour Vincent Durand ? En ce qui concerne le Crêt-Châtelard, on part d'un mythe pour aborder une réalité. Le mythe, c'est la ville légendaire de Cys, et naturellement le veau d'or "enfoui dans la butte", le trésor monétaire : la "biche" remplie de monnaies d'or. Quant à la réalité, elle est décevante, objets de *qualité médiocre*, nos *pauvres tessons*, des céramiques *barbares* ou *misérables* .

Vincent Durand et Chaverondier ont soigneusement noté, et avec une relative précision, l'ensemble des puits fouillés. Mais jamais ils n'eurent l'idée de ce que pouvait représenter leur répartition compte tenu des découvertes effectuées dans chacun. C'est Henri Delporte qui, beaucoup plus tard, devait préconiser quelques directions de recherches. En revanche, en cette fin de XIXe siècle on se livrait à de savants calculs aboutissant au nombre de légionnaires romains pouvant être logés - ou abreuvés - sur le site. La chronologie des différentes occupations lui échappait à peu près complètement, son utilisation aussi. Mais, à ce jour, la connaît-on vraiment ?

Il est intéressant d'observer que les vestiges considérés comme gaulois sont qualifiés de *barbares* . Ce terme est peut-être utilisé dans le sens de grossier, primitif ? Mais considérant l'époque, on devait craindre d'éventuelles influences germaniques ; l'ambiance du moment pouvait fausser certains aspects de la recherche.

Une autre fouille de Vincent Durand mérite intérêt. Il s'agit du four de potier de Montverdun, au nord-ouest de la plaine du Forez. Là encore, les notes d'archives sont beaucoup plus complètes que les publications. A l'origine, la découverte fut fortuite ; il s'agissait d'une grande quantité de tuiles romaines et de vases mis au jour à l'occasion d'un minage, au lieu dit Bourchanin.

Vincent Durand donne une excellente description de cette première découverte à laquelle vint s'ajouter celle d'un four de potier. Nous sommes en 1876 et là, le temps lui manque (déjà!) pour dessiner l'ensemble des découvertes. Il ne fait pas de plan des lieux - sauf celui du four - mais dessine admirablement un certain nombre de pièces et nous laisse sur ces céramiques de remarquables planches. Cependant, l'auteur des dessins ne s'attachant que fort peu à la céramique domestique est loin d'avoir tout considéré ; il ne s'attachait qu'aux vases entiers, à ce qui est décoré, à ce qui est curieux.

Les "excursions" de Vincent Durand étaient connues ; il en a laissé quelques récits, et la Diana en a publié une partie. Nous pourrions les qualifier de prospections. C'étaient des randonnées pédestres au cours desquelles il notait tout ce qui lui semblait digne d'intérêt ; il accompagnait ses observations de remarquables croquis. Les récits qui nous sont parvenus sont au nombre de 9, ne couvrent qu'un territoire limité et concernent surtout des zones de montagnes. Ce qu'il note est souvent fonction de l'instant. On observe aussi bien des tuiles romaines, des restes de pont ou encore des pierres à cupules, des croix, des inscriptions campanaires. La toponymie, bien notée, est toujours intéressante. Il est sensible au paysage : "vue admirable, solitudes agrestes". Il lui est parfois difficile de faire le choix entre légende et réalité : "c'est bien

probablement une pierre druidique" écrit-il, mais il doute cependant à propos d'une pierre debout : "malgré la singularité de sa pose on ne pourrait affirmer que cette pierre a été placée par la main de l'homme".

L'humour n'est jamais absent, la malice non plus et il nous raconte, plein d'amertume que lors des fouilles du Crêt-Chatelard, il a cassé le grand ressort de sa montre et qu'il lui en a coûté quatre francs (un œuf valait un franc). Et visitant le bourg de Saint-Julien-la-Vêtre, pas très loin de l'ancienne route de Lyon à Clermont, il admire les travaux de la nouvelle église en ajoutant "enduré nous-mêmes de grands travaux pour maintenir nos parapluies". Il nous a semblé intéressant de relever quelques notes d'excursions : "j'ai eu la visite de M. Auguste Chaverondier. Nous avons fait ensemble une tournée d'exploration dans les environs de la Sauveté et de Fléola, dont le principal but était de déterminer d'une manière plus précise la direction suivie par la voie romaine de Feurs à Cervières".

"Moulin à bras trouvé à Daumois . - J'ai d'abord montré à M. Chaverondier la moitié de meule trouvée récemment dans ma cour. Ce fragment, en pierre basaltique très poreuse, venant d'Auvergne selon toute apparence, appartient à la meule inférieure d'un moulin à bras.

Vestiges d'habitations antiques à Daumois . - Nous avons vu ensuite, dans la dépression de terrain située au-dessus du domaine de M. Coupat les fragments de tuiles à rebords, de poterie qui indiquent l'existence d'anciennes habitations. J'ai indiqué à M. Chaverondier un autre emplacement plus rapproché de la maison Murat où j'ai vu aussi de la tuile romaine.

Vestiges d'habitations antiques aux Croix do Fé . - Remontant à l'ouest, nous avons visité le plateau des Croix, où le scieur Murat a trouvé un parquet en briques hexagones, une médaille (perdue malheureusement par lui), un moulin à bras, en pierre volcanique, dont j'ai un fragment, de la poterie, etc. En ce lieu on a trouvé un marteau à souder appelé porte-plomb. Il était bien conservé, mais le manche de fer était entièrement oxydé et avait presque disparu.

Place du Lac, à l'Etre . - Visité la place du Lac. Le pré Margaron contigu à cette place du côté de l'est et qualifié dans un ancien titre comme sis au territoire de l'Etre.

D'autres débris, tuiles, poterie, fondations de murs, etc ont été également trouvés dans la terre voisine du scieur Chaland, et dans la mienne.

Croix Lugnier, tuiles romaines, moulins à bras . - De là nous nous sommes dirigés sur la Croix d'Ailleu et avons pris le chemin de Cezay jusqu'à la Croix Lugnier, où existe une bifurcation. Une des branches du chemin se dirige sur Pransimange et Cezay ; l'autre sur Noillieux. C'est cette dernière que je suppose être la voie romaine ; nous l'avons suivie jusqu'à la hauteur de Prandières.

A la Croix Lugnier, tuiles romaines".

Même si l'archéologie tient une grande place dans les préoccupations intellectuelles de Vincent Durand, ce ne fut pas la seule. L'Histoire, à travers les archives, les thèmes religieux, les descriptions de monuments et les inscriptions campanaires, sont bien l'essentiel de ses activités et représentent plus de la moitié de ses publications ; l'archéologie et les voies antiques n'en représentent que le quart. La poésie le délassait ; la politique le préoccupait et l'attristait.

Une analyse plus complète de la correspondance fera peut-être apparaître d'autres sujets (1). Elle représente l'équivalent de plusieurs volumes et n'a encore fait l'objet que de dépouillements partiels. On estime à plus de 20 000 le nombre de lettres reçues par Vincent Durand et provenant de multiples correspondants.

Mais il est pour nous une des activités de Vincent Durand qu'il conviendrait d'analyser avec une certaine rigueur, c'est sa qualité de dessinateur, d'illustrateur voir de paysagiste. L'ensemble de son oeuvre est déposée à la Diana ; elle vient seulement d'être inventoriée. La variété, en tout, étonne : crayons, plumes, lavis, aquarelles... Les sujets sont multiples, animaliers, portraits, monuments, paysages, sans oublier les plans architecturaux, les croquis de fouilles et la représentation technique des pièces archéologiques qu'il fut l'un des tous premiers archéologues à dessiner correctement.

Vincent Durand fut l'un des premiers membres de la Diana, dès 1862. Il entre d'ailleurs sans beaucoup de conviction dans la société dont le côté officiel devait porter plus ou moins ombrage à sa nature indépendante ; il écrit à Chaverondier : "je me suis laissé enrégimenter comme tant d'autres dans la société historique et archéologique du Forez, bien que la cotisation soit un peu forte. J'ai bien de la peine à croire que les 212 souscripteurs soient longtemps fidèles au drapeau. Lorsque Pierre Gras fonde, en 1867, la Revue Forézienne, Vincent Durand en devient l'un des meilleurs rédacteurs ; il publie également quelques articles archéologiques dans le Bulletin Monumental.

Après la tourmente de 1870, lorsque la Diana se reconstitue, il en enrichit la publication de travaux de tout premier ordre. Ses recherches sur la "carte de Peutinger" et sur l'emplacement des villes antiques de notre région sont importantes ; son travail étonne et dérange mais on lui oppose des arguments peu sérieux. Secrétaire de la Diana, il devait assurer cette tâche jusqu'à sa mort en 1902. Lorsqu'il devint aveugle, il proposa sa démission qui ne fut pas acceptée. Il travailla ainsi jusqu'à la fin. Vincent Durand fut, semble-t-il, victime de ses préjugés contre la médecine ; il était de ceux qui, "malades font venir le médecin, généralement un ami, causent longuement de tout, même de politique, se procurent les remèdes ordonnés, les placent bien en évidence sur un meuble, se gardent d'en avaler et le plus souvent guérissent". Les douze premiers volumes publiés par la Diana contiennent près de 150 communications de son secrétaire. Les thèmes abordés sont variés: sujets religieux d'abord, archéologie et histoire forment l'essentiel de ses publications sans oublier les voies antiques, les croix de chemins et l'agriculture à laquelle il consacra ses premiers travaux.

Vincent Durand fut historien, archéologue certes, mais ses contemporains se sont souvenus surtout de l'homme privé. "Il avait conquis par la dignité de sa vie la respectueuse affection de ses concitoyens qui, malgré sa cécité, le maintinrent jusqu'à sa mort à la tête de la commune d'Ailleux. Si nous percevons les sentiments d'affectueuse amitié que témoignait Vincent Durand à quelques-uns de ses amis, nous savons par ses "Souvenirs" qu'il était porté sur le célibat. Il faut probablement considérer l'influence des précepteurs qui l'éduquèrent : religieux, prêtres... et célibataires. Et comme eux, il vouait à sa mère une affection toute filiale qu'il exprime parfois. Est-ce dire qu'il était insensible au charme féminin! Nous ne le croyons pas. Précisément, dans les "Souvenirs" quelques allusions nous renseignent sur son regard, telle l'anecdote qu'il rapporte d'un abbé devant lequel passe une femme "richement empersonnée" ; "-quelles *éminences*" fait remarquer un ami! "-Des *éminences*? fit l'abbé, dites-

donc des *saintetés* !". Evoquant une jeune fille employée par sa mère : "fort dévote et d'une agréable fraîcheur plutôt que jolie". Le jeune homme était attentif. Certains évoquent maladroitement quelque aventure ancillaire, mais sans aucune preuve. Rabelaisien, Vincent Durand l'était. Et ce genre de propos, s'il éloigne les auditrices, peut éloigner la tentation du même coup.

Dans l'énorme quantité de dessins que nous a laissés Vincent, il s'en rencontre quelques-uns dignes d'analyse, qui peuvent témoigner de certains fantasmes. L'auteur dessinait sur n'importe quoi, de vieilles enveloppes, du papier journal... ayant parfois servi à emballer des vestiges archéologiques abondants dans la maison de Domois. C'est ainsi que nous avons recueilli trois beaux visages exécutés au crayon ou à la mine de plomb (pl. 1). Dans les collections de la Diana, une sorte de brouillon présente différentes figures entremêlées à des écritures, noms, prénoms, chiffres parfois (pl. 2) ; nous y avons découvert une curieuse représentation féminine légèrement vêtue (pl. 3). Ce n'est pas la seule représentation bizarre livrée par ce document (pl. 4). C'est la seule de l'ensemble des dessins... et une chose étonne : plusieurs de ces dessins, griffonnages, ébauches, croquis ont bénéficié de découpages intempestifs, oeuvre possible d'un pieux censeur ; qui-sait?

Il était patriote, au sens dans lequel on l'entendait avant 1914. C'était un chrétien fervent ; il avait le dédain des choses matérielles. Jamais il ne s'est dérobé à sa tâche ; sa vie fut pleine de mérites, plus préoccupé des autres que de lui-même, abandonnant parfois ses propres recherches pour faciliter celles de ses amis et heureux de trouver sans cesse l'occasion de se dévouer. Il laisse à ses successeurs une extraordinaire documentation ; E.Brassard, dans l'éloge qu'il lui fait à l'occasion de l'inauguration de son buste (pl. 5) prophétise, en 1904, en écrivant que la publication de cette oeuvre demandera plusieurs générations.

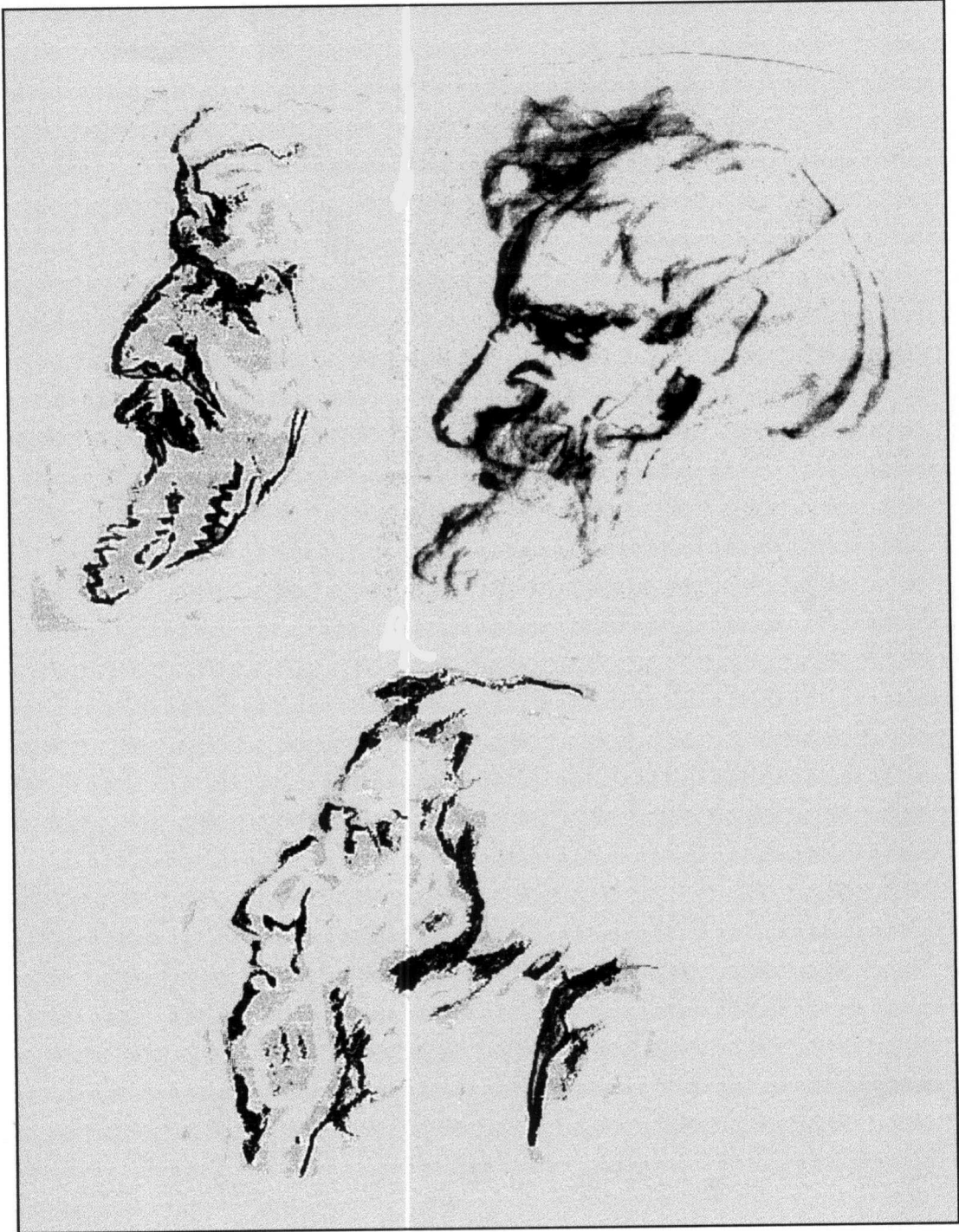


Planche 1



VD Fantasmes ?

Planche 2

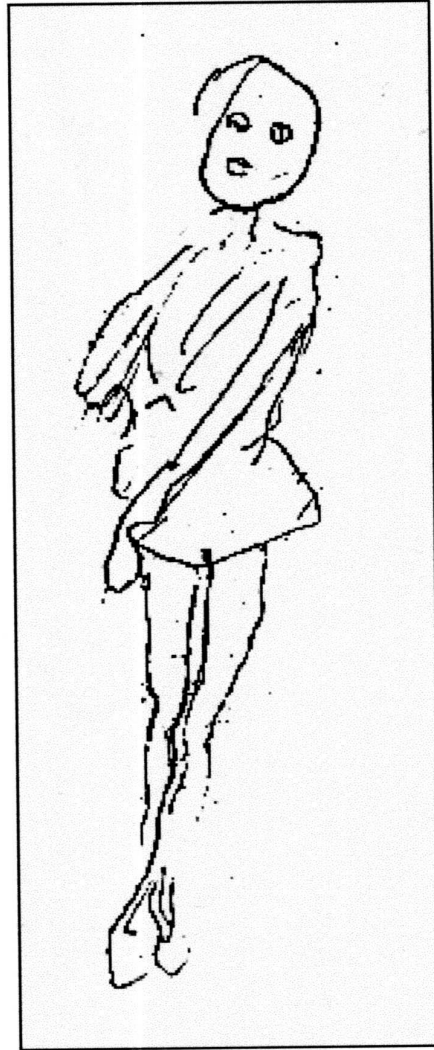


Planche 3



Planche 4

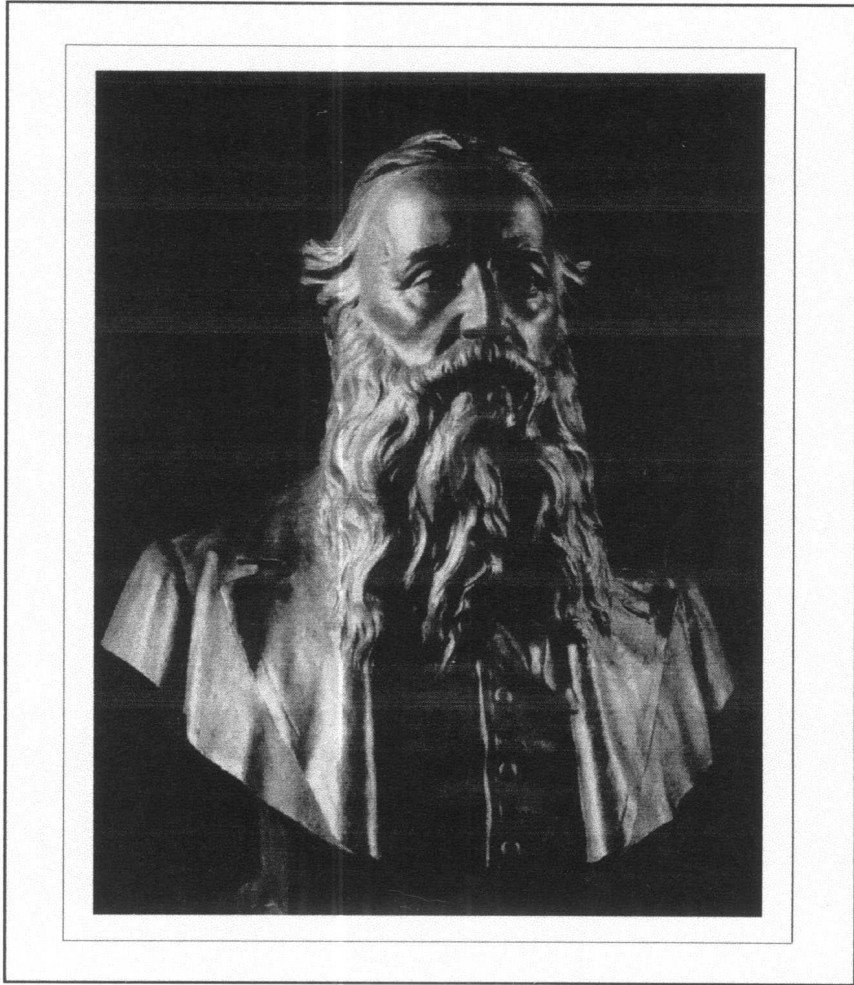


Planche 5

BIBLIOGRAPHIE

Astre M.-J., Garnier R., *Souvenirs de Vincent Durand*, la Diana, Mémoires et Documents, XVII, 1968.

Garnier R., *Vincent Durand et ses amis*, Note dactyl., 1990, 190 p.

Le Crêt-Châtelard, Conférence faite aux membres de la Diana sur l'emplacement de cette station antique, 13 août 1904, *Bulletin de la Diana*, XI, 1905.

Déchelette J., *Manuel...*, édition de 1927, p.453, 471, 474, 496, 498, 491 et 997.

Périchon R., Péronnet P., *Vincent Durand, Archéologie et Recherches au XIXème siècle*, Centre d'Etudes Foréziennes - la Diana, 1984, 155 p.

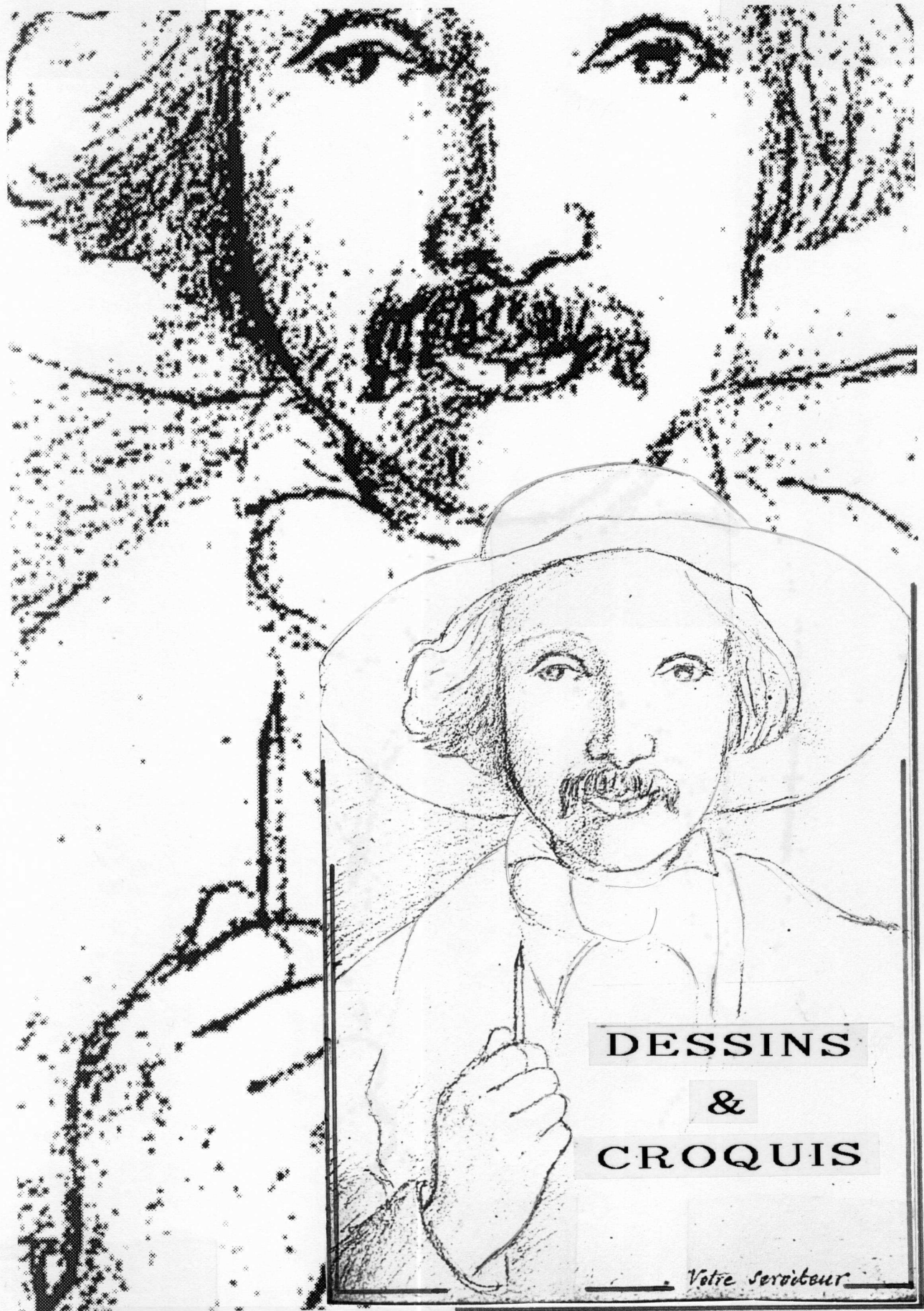
Vincent Durand, Mémoires de la Diana, IV, 1876.

Archives de la Diana, Montbrison, série 6F27.

Céramique II, acte du colloque de Saint-Bonnet-les-Oules, 1992, p.47-77.

Vincent Durand, Récit et notes d'excursion présentés par Robert Périchon et Isabelle Chol, suivis d'une table des noms de lieux et d'une table des noms de personnes, 1990, 155 p.

Brassard E., inauguration du buste de Vincent Durand le 20 juin 1904 à Montbrison, la Diana-Montbrison, 1905, p.25.



VINCENT DURAND autoportrait


VINCENT DURAND

CROQUIS & DESSINS

Vincent Durand nous a laissé de nombreux dessins faits à la plume, des ébauches faites au crayon, saisis sur le vif au cours de visites de monuments, de manifestations civiles ou religieuses, de réunions d'amis, aussi des dessins en archéologie d'une grande précision qui sont pour nous un apport précieux pour des recherches futures.

Ses dessins ont différents styles mais on retrouve ces mêmes styles à toutes les époques de sa vie. Nous pourrions dire qu'il n'y a pas eu d'évolution, qu'il est resté fidèle à sa façon première de dessiner. On peut regretter que ses dessins ne soient pas situés dans le temps et en un lieu, ce qui rend leur identification difficile.

Vincent Durand, fiable et vrai dans l'exécution de son travail, respecte infiniment le sujet choisi, interprété avec la personnalité d'un homme droit, sensible et grand observateur. D'une plume rapide, sans hésitation, il sait mettre en valeur et rehausser l'essentiel, saisir une expression de son personnage, mettre presque de la lumière dans son blanc et noir.

Dans la période de sa jeunesse, ses oeuvres sont souvent paraphées  ou "V D. F.", ce qui veut dire : "*Durand fecit*" ou "*Vincent Durand fecit*" (fait par).

En analysant l'ensemble de son oeuvre, on constate que ce sont les portraits et les paysages que l'on trouve en plus grand nombre, puis quelques monuments, plus rarement des caricatures et même des bandes dessinées, ce qui était exceptionnel à son époque.

Pour votre plaisir, nous avons sélectionné, dans les archives de *la Diana*, quelques dessins et croquis de types différents, imageant l'environnement de la captivante vie de Vincent Durand.

Edouard Crozier



INAUGURATION DE LA CROIX DE ST. MARTIN LA SAUVETÉ 1861





Mon grand père



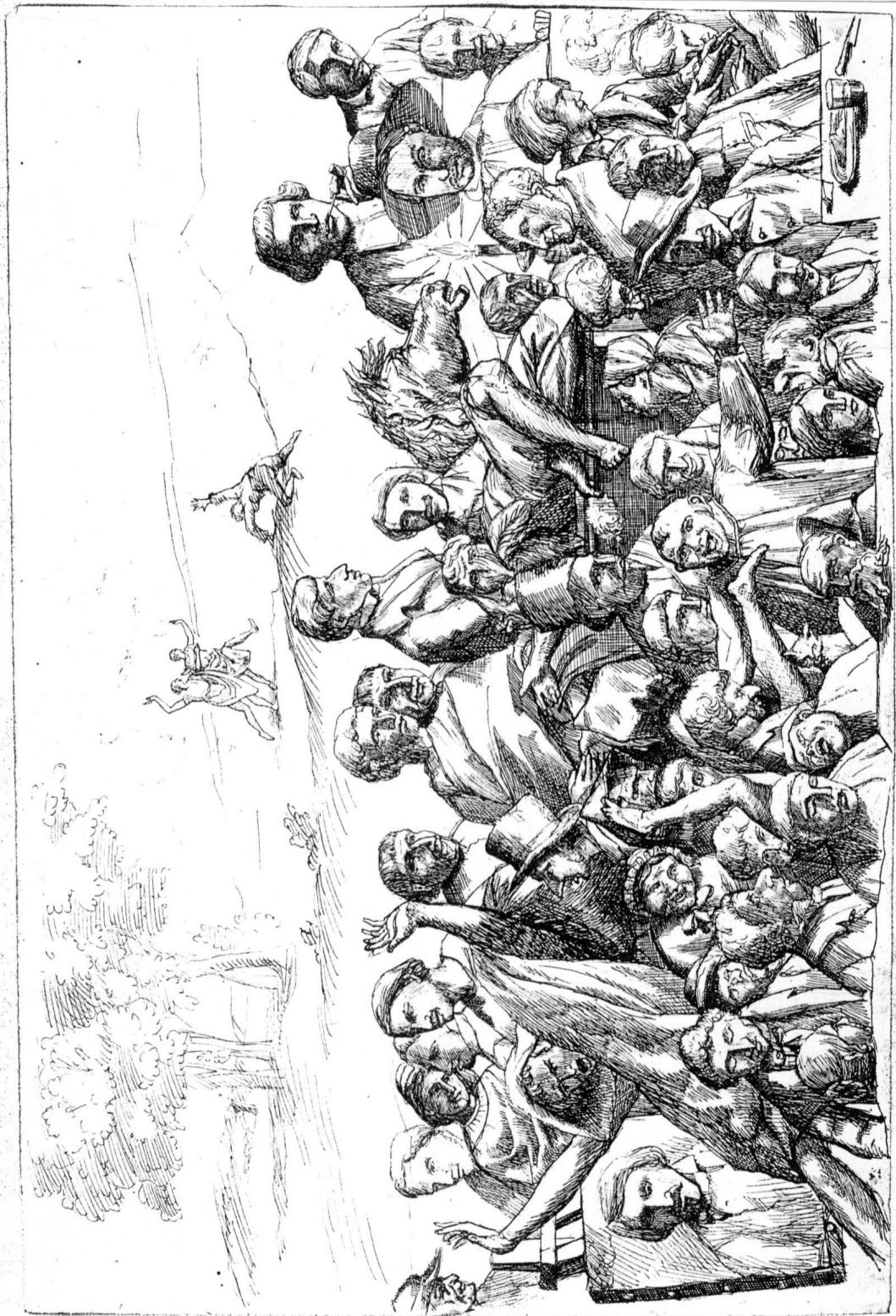
Dr Martelin



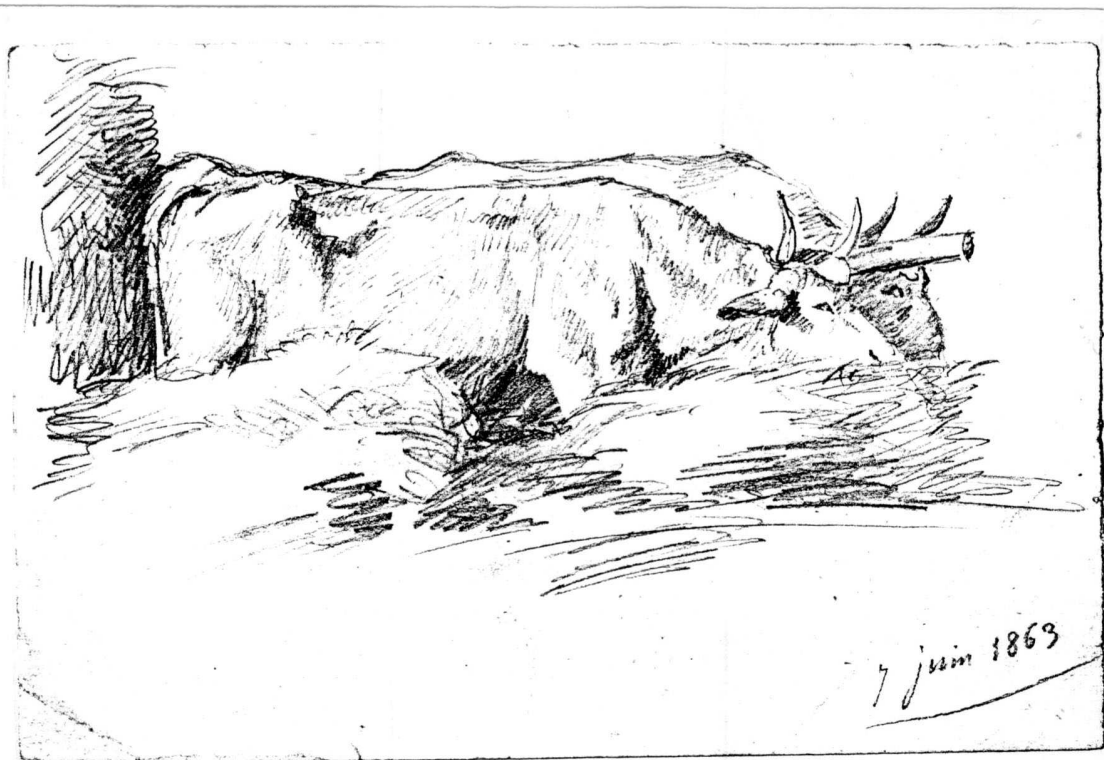
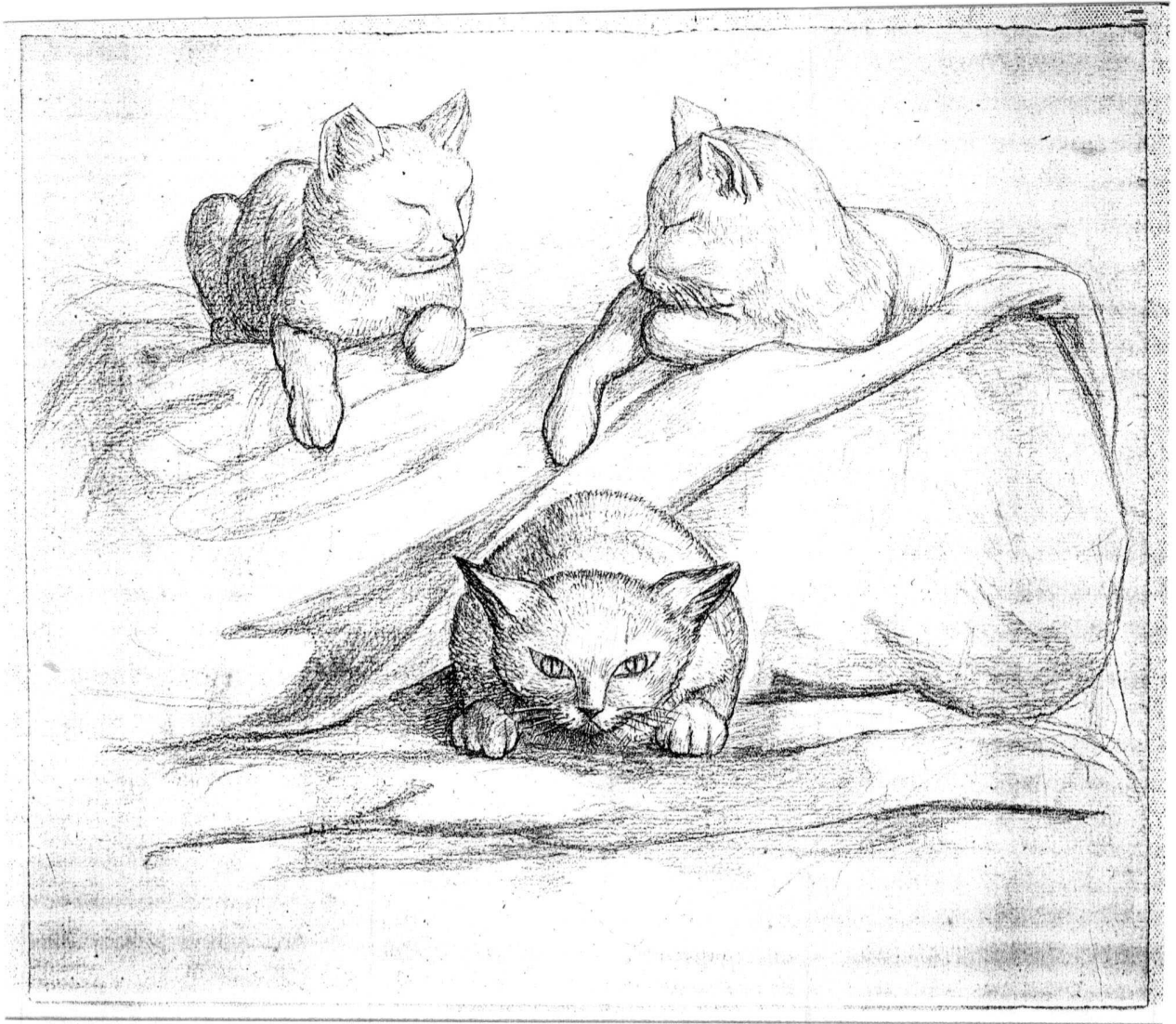
Ma bonne grand-mère

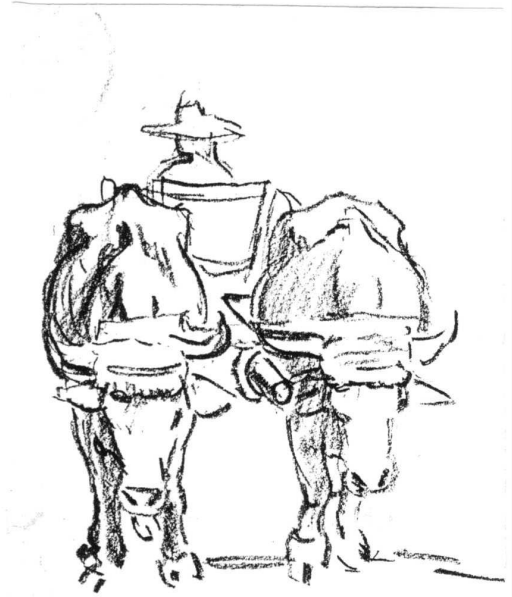








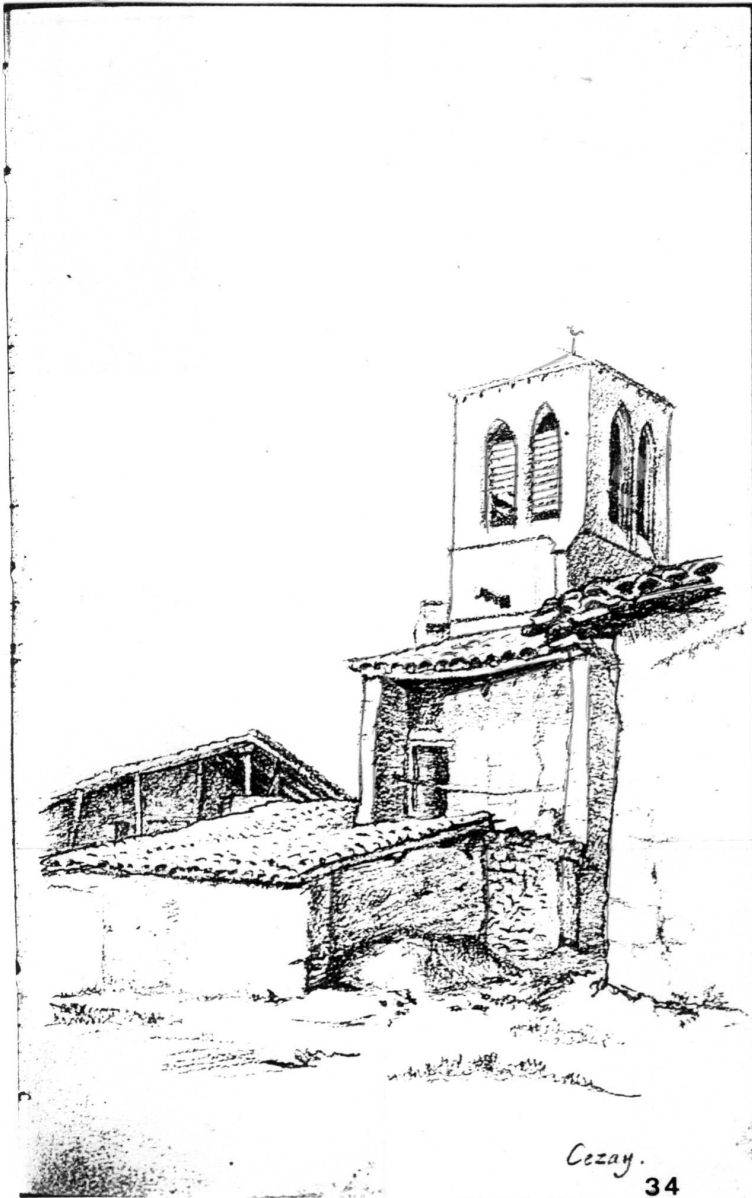
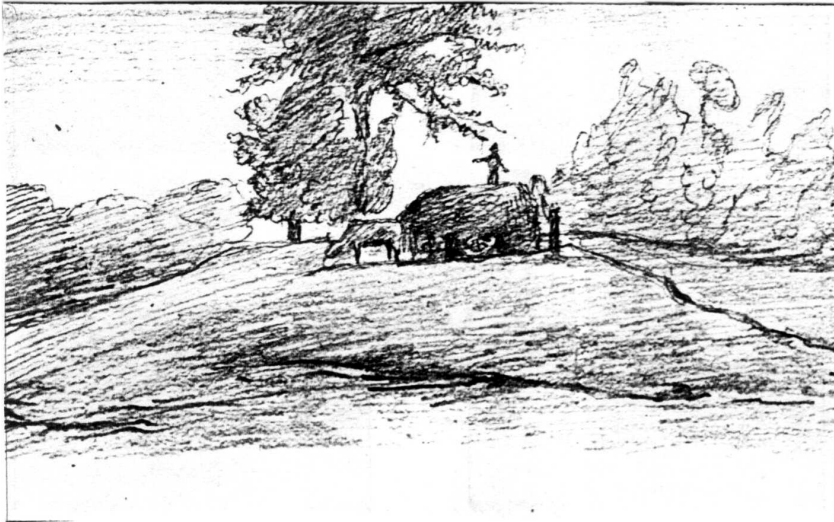






DOMOIS, LA BATTEUSE LE 13 AOUT 1884







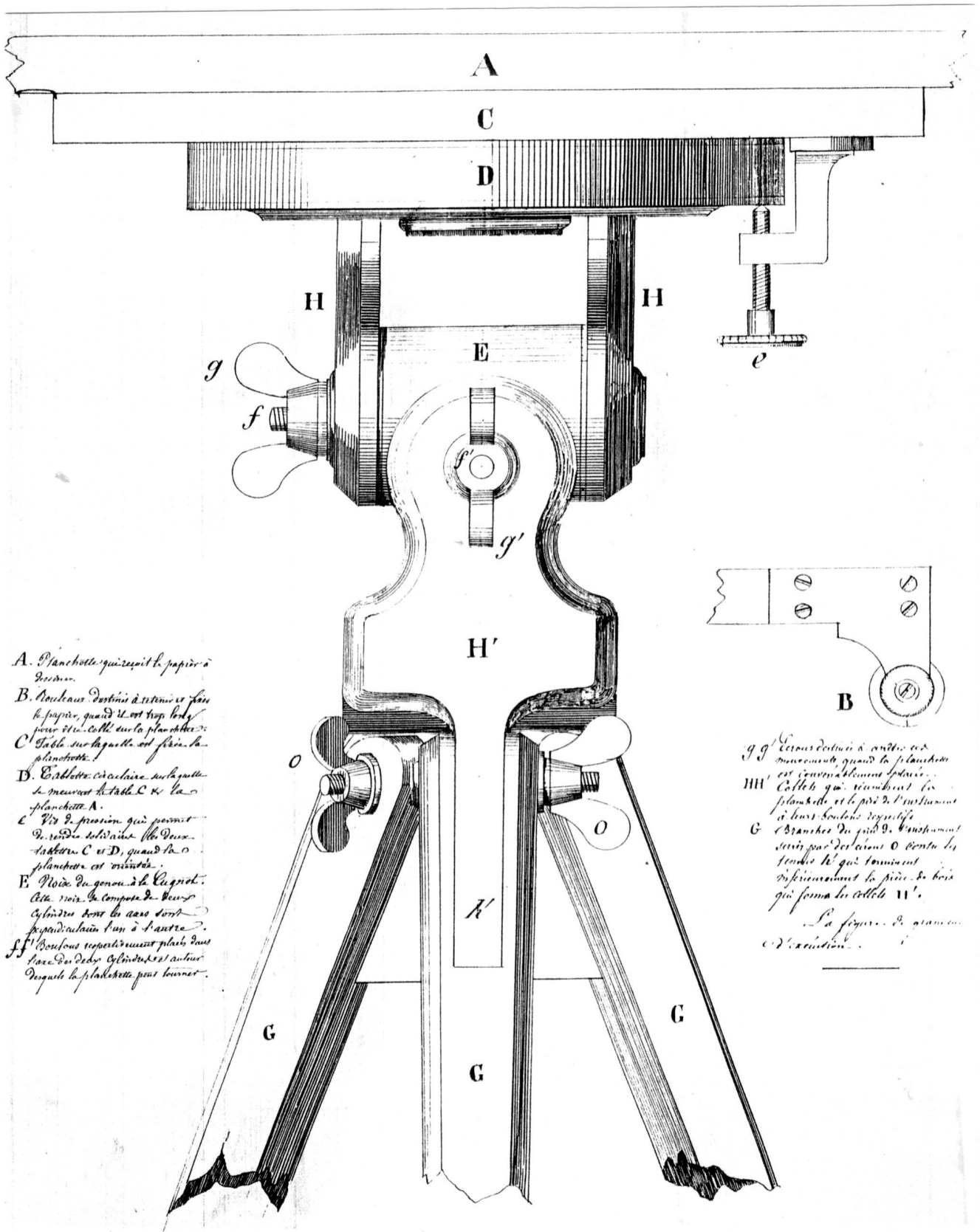
SES AMIS, MIO ET TAMPON.



AU CABARET PARTIE DE CARTES







A. Planchette qui reçoit le papier à dessiner.
 B. Noeuds destinés à soutenir et fixer le papier, quand il est trop long pour être collé sur la planchette.
 C. Table sur laquelle est fixé le planiniveau.
 D. Cratère en cuivre sur laquelle se meurent la table C et la planchette A.
 E. Vis de pression qui permet de rendre solidaire les deux tables C et D, quand la planchette est orientée.
 F. Noix de genou de la cuvette. Cette noix se compose de deux cylindres dont les axes sont opposés l'un à l'autre.
 G. Boulons respectivement placés dans l'axe de chaque cylindre, et au travers de la planchette pour tourner.

g g' Les vis destinées à régler les mouvements quand la planchette est convenablement placée.
 H H' Collets qui reçoivent les planchettes et le pied de l'instrument à leurs bouts respectifs.
 G Branches du pied G. Tranchement des vis par des vis O contre les têtes H' qui forment l'axe inférieur de la vis de bois qui forme le collet H'.
 La figure de gauche l'exécution.

PLANCHETTE ARTICULÉE POUR RELEVÉS TOPOGRAPHIQUES

Ce cahier consacré à Vincent Durand est un supplément de *Village de Forez* n° 67-68.

Village de Forez, bulletin d'histoire locale.

Siège social (abonnements) :

- Centre Social de Montbrison, rue Puy-du-Rozeil, 42600 MONTBRISON.
- Directeur de la publication : Claude Latta.
- Rédaction : Joseph Barou.
- Abonnement et diffusion : Philippe Pouzols, André Guillot.
- Comité de rédaction :

Gérard Aventurier, Joseph Barou, Claude Beaudinat, Danielle Bory, Roger Briand, Pascal Chambon, Edouard Crozier, Pierre Drevet, Roger Faure, Francis Goutorbe, André Guillot, Jean Guillot, Marie Grange, Mickaël Lathière, Philippe Pouzols, Pierre-Michel Therrat

Dépôt légal : 4^{ème} trimestre 1996.

Impression : Centre départemental de documentation pédagogique de la Loire, Saint-Etienne.